

célèbre, peut être considéré comme la synthèse des observations et des connaissances françaises accumulées sur les coutumes et les costumes de la société ottomane et constitue selon Moronvalle un « laboratoire de l'orientalisme des Lumières ». Rémi Labrusse (p. 145-171) montre comment au XIX^e siècle le jugement esthétique occidental à l'égard de l'art turc s'inscrivait dans la continuité des clichés anthropologiques de l'orientalisme qui voyaient les Turcs comme des « destructeurs » de l'art, et comme un peuple inférieur même aux Arabes et aux Perses. L'amour de l'Occident pour l'art ottoman fut donc souvent ressenti comme une sorte de « passion honteuse, vécue sans être déclarée, où l'on humilie en paroles ce qu'on aime au fond » (p. 156) avant d'aboutir à une vraie reconnaissance d'un art turc et de sa spécificité. Véronique Schiltz explore pour sa part (p. 81-120) l'affrontement entre Catherine II et les Turcs, où l'antique a été un acteur majeur. C'est en effet au nom de l'Antiquité, grecque certes, mais aussi byzantine et chrétienne que Catherine a prétendu mener son combat contre l'Empire ottoman. Du coup, elle n'a cessé de promouvoir l'antique dans tous les domaines, que ce soit en termes d'architecture, de sculpture, de peinture, de littérature et même de musique. Le « projet grec » de Catherine n'a pas abouti, mais il n'en a pas moins nourri la « nostalgie de la culture universelle ». Enfin, dans un article qui sort du lot par son sujet architectural, Zeynep Çelik analyse l'introduction de places monumentales dans les villes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. En montrant leurs caractères communs et leurs différences, elle établit un parallèle entre les nouvelles places publiques du Maghreb sous domination française et les places du Moyen-Orient ottoman, héritières des périodes antérieures. Comme annoncé dès l'introduction, le but principal du colloque était non pas de réhabiliter l'orientalisme mais d'en souligner la grande diversité. Pari réussi.

Alessia ZAMBON

Sylvie BALLESTRA-PUECH, Béatrice BONHOMME & Philippe MARTY (Ed.), *Musées de mots. L'héritage de Philostrate dans la littérature occidentale*. Genève, Droz, 2010. 1 vol. 15 x 22 cm, 250 p., ill. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 463). Prix : 40 €. ISBN 978-2-600-01443-4.

Selon l'introduction, les éditeurs de ce livre veulent mettre à l'épreuve l'hypothèse que les *Images* de Philostrate ont fondé un genre. Ce volume le fait en étudiant des cas particuliers de leur réception dans la littérature occidentale, essentiellement française. On pourrait discuter la question de savoir si l'hypothèse est ainsi vraiment vérifiée ou est (in)validée : les textes analysés appartiennent à des genres et des époques assez divers, et le lien avec Philostrate est tantôt explicite, tantôt très indirect. D'autre part, il y a bel et bien une unité intéressante dans cet ensemble : le motif de l'*ekphrasis*, de l'hypotypose qui met sous les yeux du lecteur des images éloignées, passées ou fictives, dans des recueils et des mondes poétiques ou imaginaires qui se présentent comme livre-musée, livre-pinacothèque, livre-galerie, livre-portique ou encore livre-atelier. – Le volume s'ouvre sur un poème en prose de Béatrice Bonhomme-Villani et une très riche *Introduction* de Sylvie Ballestra-Puech, qui présente les différentes contributions dans le cadre plus large de la réception de l'œuvre de Philostrate (entre autres dans la Querelle des Anciens et des Modernes et dans les discussions entre Goethe et Lessing). Deux articles traitent des *Images*

mêmes (Sandrine Dubel et Philippe Marty), puis viennent deux contributions qui couvrent la Renaissance et l'âge classique (Emmanuelle Hénin sur les premiers guides artistiques, notamment Vasari et Bracciolini, et Bernard Teyssandier sur des ouvrages destinés à l'éducation du prince au XVII^e siècle, avec illustrations). La plus grande partie du volume est consacrée à la littérature française moderne et contemporaine. De grands poètes, nouvellistes et romanciers sont évoqués : Paul Valéry (contribution de Michel Briand), Paul Claudel (Catherine Mayeux), Marguerite Yourcenar (Carmen Tercero), Julien Gracq (Béatrice Bonhomme), Francis Ponge (Sylvie Ballestra-Puech) et Pierre Michon (Lise Wajeman). Arnaud Villani conclut le volume par une brève « philosophie de l'*ekphrasis* ». Le livre est enrichi d'une bibliographie générale et d'un index de noms propres.

Kristoffel DEMOEN

Hélène VIAL (Ed.), *Les Sirènes ou le savoir périlleux. D'Homère au XXI^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. 1 vol. 352 p., ill. n/b (INTERFÉRENCES). Prix : 21 €. ISBN 978-2-7535-3352-3.

Le présent ouvrage, introduit et coordonné par Hélène Vial dont les recherches portent notamment sur les réécritures des grands mythes antiques, constitue les Actes d'un colloque international qui s'est tenu en 2013 à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. Premier volet d'un projet intitulé « Mythologie des savoirs : de l'ivresse aux dangers », élaboré dans le cadre du Centre de Recherches sur la Littérature et la Socio-poétique de ladite université, ce colloque était donc consacré à la plus ancienne expression des dangers liés à la quête de la connaissance, de la mythologie antique – à savoir celle des sirènes homériques. Il en résulte un recueil de vingt contributions dont la moitié se rapporte à l'Antiquité (« Le savoir périlleux des Sirènes antiques, d'Homère à Ovide »). Cette première partie se subdivise par ailleurs en trois sections comprenant deux ou trois articles : Les Sirènes de l'Odyssée (P. Pucci, *Les Sirènes : lire, et sa malédiction*, p. 21-29 ; S. Perceau, *La « pharmacie » d'Homère dans l'Odyssée : les Sirènes et l'ambivalence du chant poétique*, p. 31-50 ; Fr. Dingremont, *Les Sirènes d'Homère, retour sur un effet-miroir*, p. 51-62) ; Fécondité littéraire des Sirènes homériques en terre grecque (I. Nova, *La mort des Sirènes dans la littérature grecque de l'époque classique*, p. 65-78 ; A.-Cl. Soussan, *Trans-gressions du savoir et de l'espace*, p. 79-96 ; L.-N. André, *Les Sirènes d'Apollonios de Rhodes : du désenchantement homérique au sortilège paysager*, p. 97-113) ; Correspondances mythiques (C. Semenzato, *Sirènes et Muses, quels dangers ?*, p. 117-131 ; Ph. Arnaud, *Le mythe de Narcisse en écho à celui des Sirènes*, p. 133-148) ; Sirènes romaines, entre pensée philosophique et réflexion poétique (C. Lévy, *Les Sirènes cicéroniennes et leur arrière-plan philosophique*, p. 151-159 ; H. Vial, *Savoir, métamorphose et chant : les doctae Sirenes d'Ovide*, p. 161-174). On le voit, la partie relative à l'Antiquité mêle heureusement analyses poétiques, philosophiques et anthropologiques, qui émanent tant de jeunes chercheurs que de chercheurs confirmés parmi lesquels figurent des philologues comme Pietro Pucci et Luigi Spina qui ont publié des études importantes sur le mythe des sirènes, vu sous l'angle interprétatif. On regrettera seulement que, sans doute égarée par la